

# Bastards



AU DIABLE VAUVERT

Ayerdhal

# Bastards



## Du même auteur chez le même éditeur

LA BOHÈME ET L'IVRAIE, roman

MYTALE, roman

LE CHANT DU DRILLE, roman

DEMAIN, UNE OASIS, roman, Grand Prix de l'Imaginaire 1993

BALADE CHOREÏALE, roman

CHRONIQUES D'UN RÊVE ENCLAVÉ, roman

L'HISTRION, roman

TRANSPARENCES, roman, Prix du polar Michel Lebrun 2004, Grand  
Prix de l'Imaginaire 2005

RÉSURGENCES, roman

RAINBOW WARRIORS, roman

ISBN : 978-2-84626-787-8

© Éditions Au diable vauvert, 2014

Au diable vauvert

[www.audioble.com](http://www.audioble.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audioble.com](mailto:contact@audioble.com)

*Pour Micheline,  
Parce que.*

## Acte I, prologue

Bien qu'elles se diluent dans notre amnésie collective, les personnes âgées n'ont pas toujours été des personnes âgées.

Avant que la succession des ans ne les courbe, les plisse, les fripe, les ralentisse, avant que le fil des saisons ne leur entaille les chairs, le souffle et la mémoire, avant qu'elles ne soient plus aux yeux du monde que des vieillards friables à demi transparents, elles ont traversé des âges que beaucoup d'entre nous ne connaîtront pas, construit des existences que nous sommes incapables de soupçonner, riches d'expériences dont nous ne savons rien.

Qui peut dire de quoi s'est constituée la vie de cette vieille qui escalade littéralement la bouche de métro, une jambe hésitante après l'autre, une main tout en os crochetée à la rampe au bout d'un bras qui peine à la tracter, l'autre qui serre les anses d'un cabas passées à une épaule qu'on devine décharnée? Qui peut dire de quoi cette vie se constitue encore? Qui peut même donner un âge à ses rides, au bleu vitreux de son regard presque opaque, aux pommettes qui saillent sous la peau trop fine de son visage jauni, à ses lèvres qui ne forment plus qu'un trait mal soudé? Plus de 80 ans, c'est sûr, mais combien d'années avant ou après le siècle?

Qu'importe. Si sa longévité et son histoire sont indéfinissables, sa situation sociale et son pendant pécuniaire le sont moins. Pour qui s'intéresserait aux détails, pour qui s'efforcerait de les décrypter, elle est aussi loin de la richesse que de la misère. Ses chaussures, son manteau, le cabas qu'elle presse contre elle ne sont ni onéreux ni neufs, seulement de bonne

facture et peu sinon pas élimés. Ses cheveux sont entretenus par un coiffeur, ses ongles vernis, son visage discrètement poudré, son maintien plutôt droit, et la chaîne très fine qui orne son cou retient probablement une petite croix plaquée or. Elle vieillit pensionnée, avec peut-être la réversion d'un lointain défunt que doivent engloutir les chats qui peuplent une maison de ce Queens qu'elle n'a plus quitté depuis son veuvage.

Du Queens ou d'ailleurs. Qu'importe une fois de plus. Elle est là qui atteint enfin le sommet de l'escalier, qui décrispe sa main sur la rampe et la glisse dans la poche de son manteau, rajuste le cabas contre son flanc, redresse les épaules comme pour aider l'air à pénétrer ses poumons, se lance à petits pas sur le trottoir, la tête haute, le regard braqué vers un horizon qui ne doit pas excéder quelques mètres. Les ombres s'atténuent, les perspectives s'estompent, le quartier grisonne doucement entre chien et loup. Ce n'est pas précisément l'heure des braves.

Ils sont trois, assis sur un perron, qui la repèrent à la sortie du métro. Trois à se demander ce que contient le cabas, où se cache le porte-monnaie, si une poche du manteau ne recèlerait pas une carte de crédit, combien vaut ce que retient le collier. Trois à s'entrecroiser sans s'interroger vraiment, à la laisser s'éloigner un peu, à hausser les épaules avec une moue dubitative, à évaluer la rue presque déserte, à se lever finalement. Qui ne risque rien n'a rien, et ils ne risquent rien.

Plusieurs fois, ils doivent s'arrêter pour ne pas la rattraper trop vite. Plus loin, il y a une allée entre deux bâtiments, avec son lot de poubelles et d'escaliers de secours. La nuit, on y trouve souvent un camé, un poivrot ou un SDF. Au matin, parfois, les éboueurs y découvrent un cadavre, dans son vomi ou dans la pelure qui ne l'a pas protégé du gel. C'est rare, mais cela arrive. Au crépuscule, c'est tellement tranquille qu'on peut y pousser une vieille, la rouer de coups et prendre le temps de la dépouiller sans qu'une seule fenêtre s'ouvre.

Ce soir, presque en face, deux gosses font le pied de grue sur le trottoir pendant que leur mère gagne le loyer de la famille

avec un micheton deux étages au-dessus. Ces deux gosses ne moufteront pas. Ils en ont vu d'autres. Ils connaissent le prix du caftage. Il y a même fort à parier qu'ils ont déjà compris ce qui se trame et qu'ils viendront chercher une babiole à grappiller quand leurs aînés se seront enfuis.

La vieille dodeline toujours de sa foulée tranquille mais minuscule. Le trio la rejoint simplement en allongeant le pas. Deux l'attrapent, chacun sous un bras, le troisième s'enquille derrière eux dans l'allée. Ils ne font pas un mètre.

Une heure plus tard, les enfants racontent aux policiers que la vieille a sorti la main de sa poche, que cette main tenait quelque chose et qu'elle a plié le bras vers le haut pour enfoncer cette chose dans la gorge d'un des types. Il s'est effondré sur ses jambes et la vieille est tombée avec lui, presque au ralenti. Les enfants ne peuvent pas en jurer, mais ils sont presque sûrs qu'elle a profité du mouvement pour lancer son genou vers le visage de celui qui la retenait encore. Enfin... relever plutôt que lancer. N'empêche que le gars a dû avoir très mal, parce qu'il l'a lâchée en reculant. Alors, pendant que la vieille s'écrasait sur le premier type, le cabas a glissé de son épaule.

Dans le sac, il y avait le plus gros chat que les enfants aient jamais vu. Pas gros, non, plutôt fin même, mais grand, le poil long et tigré. Aussitôt libéré, le chat s'est jeté au visage du troisième type. Celui-ci s'est mis à hurler et à se débattre en faisant des gestes dans tous les sens. La vieille, elle, a pivoté sur une épaule, un peu comme le font les break dancers, et elle a fauché d'une jambe les jambes de celui qu'elle avait sonné du coude. Ce n'était pas très rapide ni très puissant, mais on sentait bien qu'elle avait été championne d'arts martiaux. Elle s'est retrouvée sur pied en même temps que le type s'affalait sur le dos et elle lui a planté son arme dans la gorge, puis elle a tiré d'un coup sec et le sang a giclé. Ensuite, elle s'est agenouillée, a ramassé le cabas, l'a ouvert et a appelé le chat. C'était presque amusant parce qu'elle a dit : « Viens, petit, viens ! » et que le chat géant est gentiment rentré dans le sac. Ensuite, elle s'est relevée, a souri aux enfants en chargeant

le sac sur son épaule et elle est partie à tout petits pas en boitant légèrement. Après qu'elle a disparu au coin de la rue, les enfants ont vu que le troisième homme aussi était à terre.

Les légistes déduiront des lacérations à la gorge que la vieille dame a utilisé un sarcloir de jardinage pour se débarrasser de deux de ses agresseurs et découvriront, grâce aux poils trouvés sur le dernier cadavre, que le troisième est mort des blessures infligées aux yeux et aux carotides par un maine coon.

Bien qu'elles se diluent dans notre amnésie collective, les personnes âgées n'ont pas toujours été des personnes âgées. L'ignorer est inconséquent.



## Acte I, scène 1

Les yeux fermés, il suffit de tendre l'oreille pour savoir où l'on se trouve dans Central Park. Où et quand. À quelques dizaines de mètres près, parfois moins. Avec une résolution de quelques minutes à certaines heures, au pire d'une heure certains jours. Il faut une longue pratique, évidemment, et cela nécessite de l'entretenir, ne serait-ce que parce que les effets de mode modifient les habitudes au fil des années, voire d'une année sur l'autre, mais un esprit déductif armé de connaissances sociologiques et ornithologiques suffit à combler les déficits de fréquentation avec une faible marge d'erreur. Lorsque le bruit des activités humaines ne couvre pas celui des leurs, les deux cent soixante-dix espèces d'oiseaux qui se partagent le parc, niche par niche, et s'y succèdent heure après heure et saison après saison, suffisent presque à se localiser dans le temps et dans l'espace. Néanmoins, dans ses occupations et comportements, l'animal humain est encore plus fiable que la faune aviaire.

Suivant son âge, son sexe et sa situation sociale, le singe nu, comme l'appelle Desmond Morris, s'adonne au jogging de telle heure à telle heure en empruntant tel ou tel parcours, ne s'octroyant pour variable que la nature ouvrable ou fériée du jour de la semaine. Il pratique l'embouteillage automobile de manière assez grégaire, mange systématiquement aux mêmes heures, répugne à se bécoter dans l'herbe quand il pleut, promène son chien ou sa poussette selon des rituels que seules les saisons font varier, nourrit les animaux qu'il est interdit de nourrir avec la même constance, rit bruyamment ou

révise assidûment en fonction d'échéances cycliques, patine à roulettes ou à glace, pédale, marathonne, équitationne, mégaphone suivant des règles bien établies. Bref, accomplit toujours peu ou prou les mêmes choses, aux mêmes moments, aux mêmes endroits, et fait bruissier l'air de signaux qu'une oreille avertie peut traduire en coordonnées spatio-temporelles d'une précision remarquable. Et Alexander Byrd a l'oreille très avertie.

Son acuité auditive se forme aux bruits de Central Park dès sa première année à Columbia University, quand il choisit le journalisme pour ne pas avoir à se demander ce qu'il a envie d'apprendre et encore moins ce qu'il souhaite devenir – de toute manière, il veut tout apprendre et rien ne l'intéresse moins que devenir. Pour déjeuner ou pour d'autres activités ne s'apparentant pas nécessairement au cursus universitaire, certains étudiants restent dans l'enceinte de Columbia, d'autres choisissent Riverside Park, beaucoup le Morningside. Alexander préfère s'éloigner, s'isoler – se démarquer, en tout cas – et ses rollers le propulsent facilement jusqu'à Cathedral, puis n'importe où dans Central Park. Avec un brin de dérision, il peut même prétendre que Central Park est le facteur qui lui a permis de poursuivre ses études au-delà du master et de réaliser un doctorat en communications.

Alexander considère la dérision avec beaucoup de déférence, mais il n'en fait ni un art de vivre, ni une fin en soi. Il accepte simplement d'en être le jouet au même titre que le monde entier. C'est plus facile ainsi. D'ailleurs, s'il ne l'acceptait pas, il ne serait pas là, depuis 9 heures du matin, sur un banc entre Bethesda Fountain et The Lake, alors que, même s'il fait chaud pour la saison, le printemps n'a pas encore deux semaines.

L'Eee PC ouvert sur ses genoux s'est mis en veille depuis longtemps, bien que ses mains restent en appui autour du pad, les doigts au-dessus des touches. Alexander offre son visage au soleil, les paupières closes. Il écoute le temps qui passe au rythme des sons qui l'atteignent et il vérifie que, même

s'il venait de s'éveiller aveugle après des mois de sommeil, ces sons lui permettraient d'affirmer que le Boathouse est à moins de deux cents mètres sur sa gauche, le Bow Bridge une centaine dans son dos, la fontaine trente face à lui, qu'on est le premier lundi d'avril (il y a, dans l'air, l'approche des vacances de printemps) et que 11 heures s'avance à grands pas. Son Montana natal doit encore être en grande partie sous la neige.

Alexander n'est pas certain qu'il existe un rapport entre les grandes étendues naturelles au milieu desquelles il a grandi et sa passion pour Central Park. En tout cas aucun effet de nostalgie. Il s'est senti instantanément à l'aise à New York et « comme chez lui » à Brooklyn, où il vit depuis qu'il est arrivé dans la Grande Pomme, avec son énorme sac à dos plein à craquer et beaucoup moins d'innocence que son statut de fils de paysans du bout du monde ne le laissait supposer. Quoique, dans l'esprit des New-Yorkais, du moins ceux qui lisent le *New York Times*<sup>1</sup>, Missoula passe plutôt pour une réserve plus ou moins naturelle d'artistes en tous genres, et surtout d'écrivains. Ce que les lecteurs du *New York Times* savent moins, c'est que Missoula n'est que le chef-lieu d'un comté de presque 6 800 km<sup>2</sup> et que l'agriculture et l'élevage en sont les principales activités. Alors, certes, les parents d'Alexander ne sont ni des bouseux, ni des cow-boys de caricature, mais ils sont aussi éloignés des citadins de l'East Coast que l'ambiance de la ferme familiale l'est de la frénésie de Manhattan. Pourtant, ce sont la littérature et les ateliers d'écriture qui ont déniaisé Alexander, et qui l'ont poussé à préférer Columbia à l'école de journalisme de l'université de Missoula.

Avec le recul, il n'est pas persuadé d'avoir jamais eu l'intention d'exercer, sous une forme ou sous une autre, le métier de journaliste, ni d'ailleurs aucun autre métier. Durant ses études, le rédacteur en chef d'un journal dans lequel il effectue

---

1. Le *New York Times* a qualifié Missoula de Nouvelle Montparnasse.

un stage lui reproche un jour d'avoir une mentalité et des ambitions de pigiste. Beaucoup auraient été vexés, Alexander s'en réjouit : travailler et être rémunéré à la tâche sont pour lui les gages d'une indépendance dont il n'entend pas se priver. Il s'aperçoit très vite que définir soi-même la tâche est une condition sine qua non à la liberté à laquelle il aspire, mais il n'aura pas vraiment l'occasion de s'installer en freelance.

Au fil des ans, pour ses besoins universitaires, il collecte des gigaoctets d'informations sur les casinos dans les réserves indiennes, auxquels s'ajoutent son expérience personnelle des réserves du Montana et ses relations avec la famille de sa grand-mère, native de la tribu Flathead. C'est un travail d'investigation honnête qui pourrait déboucher sur une série d'articles de fond bien documentés... qu'un rédacteur en chef publierait éventuellement pour combler le vide estival d'un journal aux abois. Alexander s'en sert de toile de fond pour écrire un roman caustique dans lequel s'enchevêtrent des intrigues policière, politique, sociale et économique.

Il est en vacances chez ses parents quand il l'achève, alors il le donne à lire à quelques auteurs de Missoula et s'en retourne à Brooklyn. Deux semaines plus tard, l'agent de deux de ces auteurs le contacte. *The one-armed indian, the hitman and the joker* est publié le trimestre suivant chez HarperCollins et, propulsé par un blurb de Michael Chabon, connaît un succès immédiat, raflant au passage plusieurs prix dans la catégorie « premier roman ». On lui a offert un inhabituel 50 000 \$ d'à-valoir pour celui-ci, on lui en propose le quintuple pour le suivant, *Rodeo killed the cheerio star*, dont l'humour décalé fait à nouveau mouche en épinglant le lobbying pratiqué contre le programme spatial civil au profit de l'industrie de l'armement. Les personnages d'Alexander sont truculents, ses intrigues s'entrecroisent avec aisance, sa plume coule toute seule autour de métaphores improbables et le monde qu'il met en scène oscille entre le burlesque et le pathétique.

Pendant que les traductions de ses deux premiers ouvrages distillent sa fantaisie iconoclaste dans le monde entier, la mise

double encore pour le troisième, *The last 4th of July*, dans lequel il imagine la bataille pour la Maison Blanche entre un candidat démocrate noir et une candidate républicaine ex-miss Wyoming, tandis que le pays s'enlise dans une guerre pour « libérer » le peuple vénézuélien du tyran que ledit peuple s'entête à réélire. Publié juste après la première investiture de George W. Bush, ce roman grinçant et visionnaire à plusieurs titres connaît de brèves périodes de commercialisation intensive entre de longues disparitions des réseaux de distribution liées aux engagements militaires américains en Afghanistan et en Irak.

Après *The last 4th of July*, Alexander publie çà et là quelques nouvelles gentiment sarcastiques, coécrit une pièce de théâtre, collabore au scénario d'un film et aux dialogues d'un autre, tâte de la littérature jeunesse et de la bande dessinée, signe les textes d'une comédie musicale, participe à l'adaptation de *The one-armed indian, the hitman and the joker* sous forme de série télévisée, voyage et relate ses impressions, ses rencontres, ses expériences dans des chroniques désopilantes glissées en encart dans plusieurs journaux. Bref, Alexander prend le temps de peaufiner son quatrième roman en s'essayant à différents modes d'écriture. C'est une période riche, insouciante, bohème.

Puis paraît *The man who ate the biggest apple*, qui lui vaut le prix Pulitzer et, deux ans plus tard, d'avoir rendez-vous devant Bethesda Fountain.

— Alexander ?

Alexander ouvre les yeux sur le visage pétillant et définitivement rasé d'une semaine de Colum McCann. Il écarte le portable, se lève, tend la main.

— Colum, salue-t-il.

Colum serre la main d'Alexander, l'invite à se rasseoir et prend place à sa gauche. Ils ne se sont jamais rencontrés. Ils ont seulement discuté deux heures au téléphone vendredi soir. C'est Colum qui a appelé, à la suite d'un mail d'Alexander posté le matin même sur sa boîte du Hunter College.

Alexander écrivait en substance qu'il envisageait de s'inscrire à la prochaine session d'écriture créative que Colum anime à l'université. Intention que Colum a balayée en deux phrases aussi réalistes que lapidaires avant de lancer la discussion sur le syndrome de la page blanche, dont Alexander souffre depuis la remise du prix Pulitzer et qu'il impute à un effet pervers de celui-ci. Ce n'est pas qu'il est incapable d'écrire, c'est que tout ce qu'il écrit lui paraît mauvais après quelques pages, que les idées qu'il ne parvient de toute façon pas à développer lui semblent d'un classicisme écœurant et qu'aucun personnage qu'il tente de mettre en scène ne l'intéresse. Il se sent creux, redoute le quelconque et, quand il ne déprime pas, s'agace d'être aussi peu original dans son blocage.

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit et relu quelques-uns de tes textes, dont certains passages de tes romans, attaque Colum. Je ne pense pas que le Pulitzer soit l'origine de ton problème. Je dirais plutôt qu'il en est la sanction.

Alexander lève un sourcil.

— Si je suis ton raisonnement, c'est *The man who ate the biggest apple* qui est le problème.

— Ou l'homme qui l'a écrit et qui n'est plus celui qui a écrit les romans précédents. Ce sont justement les différences entre cet ouvrage et les autres qui lui ont valu d'être récompensé. Pas seulement parce qu'il est profondément bouleversant, ni parce qu'il est dérangeant d'une tout autre manière que celle à laquelle tu nous avais habitués, mais parce que tu finis par faire payer chaque rire qu'il provoque en entraînant le lecteur dans une catharsis collective. On ne sort pas indemne d'une catharsis, Alexander.

— C'est le seul véritable propos du bouquin.

— Et le jury ne s'est pas trompé sur la qualité de la démonstration. Il n'empêche qu'elle t'a vidé.

Alexander attrape l'ordinateur, le pose sur ses genoux et tapote dessus.

— Il y a là-dedans un dossier « bouquins » qui compte une vingtaine de sous-dossiers pour autant de romans commencés

ces deux dernières années, explique-t-il. Dans chaque sous-dossier, il y a un fichier « synopsis », un autre « notes », un troisième « documentation » et un dernier « version 1.0 ». Les fichiers « synopsis, notes et documentation » sont plus ou moins fournis, aucun des « version 1.0 » ne pèse plus de dix mille mots, la plupart en comptent moins de trois mille. Stérile décrit mieux que vide l'état dans lequel je me sens.

— Y a-t-il dans tes dossiers un synopsis que tu veuilles développer ?

— Non, ni d'ailleurs aucun personnage. Tout est forcé, artificiel, sans intérêt.

— Alors, si ça ne t'ennuie pas, nous continuerons à parler de vide et nous nous efforcerons de chercher à le combler.

Alexander ouvre les bras, paumes vers le ciel.

— Je ne demande que ça.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Tu vois les jeunes là-bas ? (Colum désigne un groupe en train de s'asseoir sur les marches de l'escalier descendant du Mall vers Bethesda Terrace.) Ce sont quelques-uns de mes étudiants. À une exception près, tous ambitionnent de devenir écrivain professionnel. Sans préjuger de rien, car chacun peut y parvenir, je miserais sur un seul d'entre eux.

— Celui dont ce n'est pas l'ambition ?

— Non, lui se destine à la politique et mon cours ne lui sert qu'à se forger un carnet d'adresses. Celui sur lequel je parierais se tient entre le futur politicien et la rousse. Il s'intéresse à tout, il est doté d'un excellent sens de l'observation, il va au contact des autres sans inhibition ni a priori, il s'immerge dans des situations que les autres évitent et il les réinvente pour les écrire avec recul mais sans fioriture, ça ne t'évoque rien ?

Alexander sourit.

— Un certain Colum McCann.

— Ou un Alexander Byrd.

— Alors, ce ne doit pas être un hasard si c'est vers toi que je me suis tourné.

Il y a beaucoup de malice dans le regard de Colum.

— J'ai cru remarquer certaines concordances, en effet, mais ça ne m'inquiète pas.

— Pardon ?

— Ton blocage depuis le Pulitzer pourrait me rappeler que mon dernier bouquin a écopé du National ici et de l'International IMPAC à Dublin. Ce n'est pas rien pour un New-Yorkais né dans la banlieue de Dublin, tu sais.

Alexander se sent tout à coup un peu morveux.

— Tu coinces aussi ?

— Non. Mes cours, ma famille, les conférences un peu partout, je manque de temps mais je m'amuse beaucoup. En réfléchissant à ton problème, je me suis d'ailleurs dit que ce ne serait pas une mauvaise idée de t'inviter au Hunter pour une série d'interventions... que ça te serait plus utile, en tout cas, que d'écouter un pitre pérorer devant un parterre d'étudiants.

— Déjà essayé à Missoula l'année dernière.

— Et ?

— Je ne suis pas un mauvais pitre, mais je ne remettrai pas ça avant d'être sorti du tunnel. Trop démoralisant.

Colum fait la moue.

— D'accord. On va essayer autre chose. Tu as du temps devant toi ? Je veux dire : tu es marié, tu as des enfants, un métier à côté ? Tes biographies sur le web sont plutôt faméliques...

Alexander pince les lèvres. Si la biographie que diffuse son agent est aussi creuse, c'est à sa demande expresse. Alexander Byrd, né en 1972 à Missoula, est diplômé de Columbia et vit à New York, point. Ceux qui en savent davantage ont la décence de ne pas l'étaler sur Wikipédia ni ailleurs.

— Ma femme est morte.

— Oh ! Navré, je...

— Ne t'excuse pas. C'était il y a plus de dix ans. Elle avait rendez-vous au département de la fiscalité et des finances, Tour Sud.

D'instinct, Colum tourne la tête vers ces tours qui n'existent plus – où qu'ils soient dans Manhattan, c'est ce que font la



plupart des New-Yorkais quand on les évoque – puis il ramène son regard vers Alexander, les sourcils légèrement froncés. Alexander sait exactement à quoi il pense, alors il répond à la question avant qu'elle ne soit posée :

— Oui, c'est elle. Nous étions mariés depuis moins de trois mois, nous nous fréquentions depuis un an. Nous n'avons pas vraiment eu le temps de vivre ensemble ni, probablement, de nous connaître, alors j'en ai fait le fantôme de *The man who ate the biggest apple*.

Colum se passe la main sur le front.

— Bon sang! Je ne m'attendais pas à ça. Il y a d'autres aspects biographiques dans le roman?

— Non. Il est imprégné de ce que je ressens, pas de ce que je suis ni de ce que j'ai vécu.

— Excepté Sandra.

— Elle ne s'appelait pas Sandra. Sandra, c'est une féminisation de ce qui a longtemps été mon diminutif préféré.

— Xander.

— Qu'elle raccourcissait en Xand.

— Xander, Xand. Sandra, Sand. *Maintenant, elle s'en va; elle est le sable que nos poings fermés ne peuvent pas retenir, alors elle s'écoule entre nos doigts pour se diluer dans le désert que nous nous façonnons.*

C'est la dernière phrase du roman. Alexander l'entend prononcée pour la première fois et il la trouve désespérée.

— Il m'est arrivé d'être moins sentencieux, commente-t-il.

— La sentence est terrible, en effet. Sandra observe l'humanité à travers ceux qui constituent New York et, sans l'absoudre, s'efforce de l'ouvrir à une forme de rédemption, à laquelle, dépitée, elle finit elle-même par renoncer. En liant Sandra à Xander, tu fais de ce renoncement le tien et tu t'exclus de la catharsis collective, mais pas de ses conséquences.

— Mouais.

Les yeux de Colum s'illuminent.

— J'aurais dit bla-bla, ça ne sert pas à grand-chose. En fait, si je demandais si tu disposes de tout ton temps, c'était pour

t'engager à reprendre ton bâton de pèlerin et à parcourir le monde dans ce qu'il a de plus étranger pour toi. Avec ce que tu m'as appris sur Sandra, je pense finalement que c'est New York qu'il te faut arpenter. Oublie la connaissance que tu as de la ville et de ses habitants, joue à inventer des vies pour chaque inconnu que tu croises, choisis ceux qui t'inspirent le moins et imagine-les dans des situations qui ne ressemblent pas à ce qu'ils dégagent. Décale-les, décale-toi. Prends *The man who ate the biggest apple* à contre-pied. Noue toutes ces vies ensemble par un lien arbitraire, un fait divers quelconque, absurde... Tiens, tu as entendu parler de cette vieille qui a occis trois voyous avec un outil de jardin ?

— Et un chat, oui, comme tout le monde.

— Retrouve-la.

Alexander est sidéré.

— En six mois, les flics n'ont pas réussi à l'identifier !

— Une vieille en état de légitime défense ? Ils n'ont sûrement pas fait beaucoup d'effort. C'est bien le journalisme que tu as étudié à Columbia, non ? (Colum n'attend pas la réponse.) Et je suis sûr que tu as suivi l'option « investigation ».

— Je les ai toutes suivies, mais je n'ai jamais pratiqué.

— À part pour consolider le propos de tes bouquins. De toute façon, tu dois connaître du monde dans le métier et tu as un nom qui ouvre les portes. Si tu t'en donnes la peine...

La phrase reste en suspens. Colum a raison : Alexander n'a jamais éprouvé de difficulté à obtenir les informations dont il avait besoin.

— Le défi est intéressant, dit-il.

— Prends plutôt ça comme un exercice grandeur nature d'un atelier d'écriture privatif. (Colum se lève.) Tu as mon mail et mon téléphone.